

Précis
d'histoire romaine

Précis d'histoire romaine

MARCEL BORDET



ARMAND COLIN

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements



d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Armand Colin, 2021 pour la présente édition

© Armand Colin, 2004, 2007, 2012, 2013

© Armand Colin/VUEF, Paris, 2003

© Armand Colin/HER, Paris, 1969, 1998, 2000

Armand Colin est une marque de
Dunod Editeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63066-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-Propos

Vouloir exposer, dans les limites restreintes de cet ouvrage, plus d'un millénaire d'histoire romaine, en faisant une juste place aux institutions et à la civilisation de Rome, sans tomber pour autant dans un schématisme outrancier, c'est assurément une gageure. Pour la soutenir, il a bien fallu nous résigner à des choix toujours embarrassants, à des sacrifices souvent pénibles. Mais nous ne nous adressons pas aux spécialistes confirmés : nous avons surtout pensé aux étudiants qui commencent leurs études d'histoire et aux étudiants en Lettres classiques ; pour eux, l'histoire ancienne se réduit ordinairement à de lointaines et inconsistantes bribes héritées des petites classes de l'enseignement secondaire. Il fallait donc reprendre sans hésiter les connaissances de base, qui manquent encore cruellement à plus d'un agrégatif, comme l'expérience des jurys nous l'a démontré. Il fallait en outre donner une initiation générale aussi large et vivante que possible, afin de rendre accessible, voire familier, ce monde romain dont notre culture reste la proche parente, même si une mode, sans doute passagère, affirme le contraire par les voix les plus autorisées.

Telles sont les bases de notre choix. À regret, nous avons sacrifié au manque de place les textes qui auraient éclairé et confirmé notre propos : le lecteur les trouvera sans peine dans les ouvrages de la Collection U2, qui couvrent déjà un large secteur de l'histoire romaine. Nous avons aussi renoncé à présenter une bibliographie exhaustive, nous bornant à l'indispensable, renvoyant pour le reste à une documentation récente, détaillée et accessible. Enfin nous avons volontairement enfermé le récit « événementiel » dans des limites rigoureuses, bannissant l'anecdotique au profit d'une trame aussi claire et précise que possible, mais forcément sommaire.

En revanche nous avons souhaité être exigeant sur les **institutions**, qui représentent dans l'information de nos étudiants une constante et dangereuse lacune. Nous nous sommes efforcé de toujours situer le déroulement historique dans son contexte **économique, social et culturel**. Nous avons même à l'occasion discrètement évoqué quelques

problèmes surgis de la recherche récente, moins pour renouveler l'interprétation traditionnelle des grandes phases de l'histoire romaine que pour rendre le lecteur conscient des incertitudes de nos connaissances, et l'inciter peut-être à prendre sa part dans un travail qui les circonscrit peu à peu. Notre vœu serait, en fin de compte, de lui procurer une vue d'ensemble point trop caricaturale d'une grande histoire en lui donnant l'envie d'en discerner de plus près les détails. Ce manuel doit beaucoup à notre enseignement de Khâgne : que nos auditeurs, qui furent un peu nos collaborateurs, en soient ici remerciés.

Les origines de Rome

Pendant de longs siècles, les origines de Rome n'ont guère posé de problèmes aux historiens, qui les entrevoyaient à travers les données de la tradition légendaire. Le doute apparut au XVIII^e siècle avec la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* de Louis de Beaufort (1738), et il ne cessa par la suite de s'étendre et de s'approfondir. Avec l'école hypercritique d'Ettore Pais, à la fin du XIX^e siècle, plus rien ne restait de la tradition, et une ombre épaisse recouvrait les débuts de l'État romain. Il fallut recourir à de nouveaux moyens d'investigation, et surtout à l'archéologie, pour ramener quelque lumière sur le sujet, sans pour autant le dégager de tous ses mystères. Mais souvent il est apparu, grâce aux éléments patiemment acquis par la recherche, que la tradition n'était pas aussi absurde et mensongère qu'on avait pu le croire.

Le Latium Primitif

1. Le cadre géographique
2. Les Latins et leurs voisins

1 Le cadre géographique

Le pays latin

C'est une petite plaine (moins de 2 000 km²) de forme triangulaire, nettement délimitée au sud par la mer tyrrhénienne et à l'ouest par le cours inférieur du Tibre, dont elle occupe la rive gauche ; à l'est en revanche, il n'existe pas de frontière naturelle et la démarcation est confuse, quittant le Tibre un peu au nord du confluent de l'Anio, passant par le seuil de Velitrae entre les monts Albains et le mont Lepinus pour rejoindre la mer près du cap d'Antium. Ancien golfe comblé en partie par les cendres volcaniques des monts Albains (dont le sommet, le mont Cavo, atteint 949 m), le Latium offre des sols de médiocre aptitude agricole, mais assez propres à l'élevage à cause de leur humidité (aujourd'hui, les bœufs blancs à longues cornes des anciens Romains cèdent la place aux vaches hollandaises) ; le sous-sol livre une pierre facile à tailler, mais grossière, le tuf ou cappellaccio. On distinguera la partie orientale

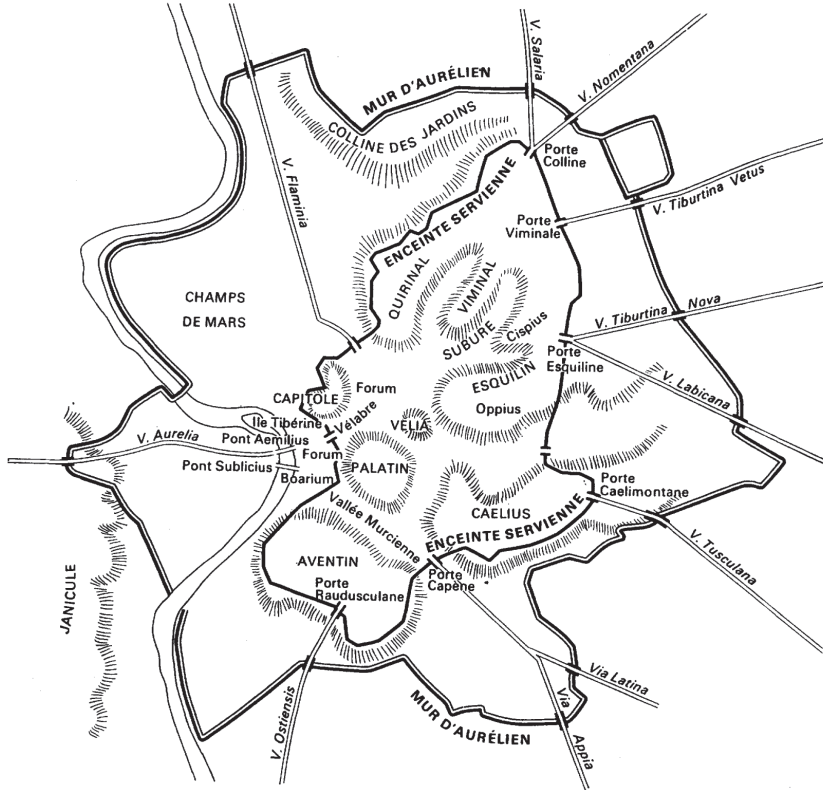
du pays, où un vigoureux modelé **volcanique** assure un bon drainage et de remarquables sites défensifs accrochés au bord des cratères : ainsi pour Albe la Longue (aujourd'hui Castel Gandolfo, à 426 m d'altitude) et Tusculum (Frascati, à 610 m). À cette région un peu sauvage avec ses forêts et ses lacs, s'oppose la **plaine latine** proprement dite, souvent marécageuse et paludéenne, surtout près de la côte, qui est fort inhospitalière.

Il faut souligner l'importance du **Tibre**, dont les eaux étaient sans doute plus abondantes et régulières que de nos jours, et qui constituait une ligne de franchissement difficile, d'où l'intérêt de passages comme Fidènes et Rome elle-même. Mais le Tibre était aussi un axe de circulation, de bonne heure utilisé pour les échanges avec les montagnards, tel ce trafic du sel qui laissa son nom à la *Via Salaria*. Quant à la circulation parallèle au littoral, il semble qu'elle empruntait non pas la côte marécageuse, mais la dépression pré-apennine débouchant au nord sur l'Étrurie par le val de Chiana et Clusium, au sud sur la Campanie par la vallée du Trerus, l'actuel Sacco. Ainsi le Latium était au centre de la péninsule un **carrefour** d'importance. Mais pourquoi s'est-il développé à Rome, et non par exemple à Fidènes, plutôt mieux placée sur la route longitudinale ?

Le site de Rome

Est-il aussi excellent que l'affirme Cicéron dans le *De Re publica* (II, 3) ? Des collines de tuf capricieusement découpées, dont plusieurs isolées et abruptes (Palatin, Capitole, Aventin), enserrées de bas-fonds humides comme le Forum, le Vélabre, la vallée Murcienne. Ce n'est pas un terrain commode, mais c'est un site facile à défendre face à un passage du Tibre. Remarquons que ce passage ignore l'île Tibérine (rien de commun avec l'île de la Cité à Paris), et que l'antique pont Sublicius, qui resta le seul jusqu'à la fin de la République, se place au sommet d'un coude du fleuve, face à la concavité de la rive romaine, où il débouche par l'étroite dépression du forum Boarium, elle-même surveillée par les bastions du Capitole et du Palatin. L'intérêt du site est avant tout stratégique : c'est une **tête de pont** facile à garder, qui a fixé, à titre secondaire, une fonction de passage appelée à s'épanouir par la suite. Fidènes, mieux placée sur l'itinéraire allant d'Étrurie en Campanie n'avait

aucun attrait stratégique. Ainsi, il faut dès le début, pour justifier le destin de Rome, faire intervenir des facteurs politiques.



LE SITE DE ROME

2 Les Latins et leurs voisins

Les Latins

L'archéologie atteste une occupation assez tardive du Latium; ce n'est guère qu'au Néolithique qu'apparaît une population inhumante, appartenant au substrat pré-indo-européen, assez mal

connue et sans grande originalité. Avec l'âge du fer se révèle la civilisation dite **latiale**, qui s'étend de la fin du IX^e siècle au VI^e siècle avant notre ère. C'est une branche de la civilisation villanovienne, qui, venue d'Europe centrale, recouvrit tout le nord de l'Italie aux débuts du premier millénaire, se signalant par l'incinération et l'usage d'une urne bitronconique très reconnaissable. Dans la civilisation latiale, cette urne a souvent la forme d'une cabane, surtout en son premier âge (nécropoles d'Albe, d'Ardée, et surtout du Forum); le deuxième âge latial (VII^e siècle) présente aussi des tombes à inhumation, tandis que le troisième s'ouvre aux influences étrusques. Malgré ces variations, la civilisation latiale donne une impression de stabilité et de continuité; tranchant nettement sur la civilisation antérieure, elle se distingue assez mal du Villanovien, qui lui est contemporain en Étrurie, en Ombrie et en Émilie.

Les linguistes croient serrer de plus près l'originalité des Latins grâce à leur parler, dont le plus ancien monument est la fibule de Préneste, du VII^e siècle. Ils nous disent que le latin est une langue **indo-européenne**, radicalement différente de l'étrusque parlé sur la rive droite du Tibre. Mais le latin se distingue nettement des deux autres langues italiques, l'osque parlé dans le centre et le sud de la péninsule, et l'ombrien : le latin semble plus archaïque; il se serait donc détaché plus tôt du «tronc commun» indo-européen. On est tenté de l'associer à une première vague indo-européenne venue dès le début du premier millénaire recouvrir le substrat méditerranéen, avant d'être rejointe et cernée par d'autres vagues d'invasisseurs.

Cette vue est soutenable à condition d'être nuancée. N'imaginons pas trop un peuple venu du nord avec armes et bagages pour s'installer au Latium! C'est bien à tort que certains avaient cru le saisir à son passage dans la plaine du Pô, où les **terramares**, curieux village de l'âge du bronze, furent imprudemment comparés dans leur structure au camp romain. S'il y eut une migration latine, ce qui est probable, elle eut une faible importance numérique. Tout ce que nous discernons, c'est la diffusion parmi les populations pré-indo-européennes de caractères nouveaux tant linguistiques que culturels. Mais le vieux fonds méditerranéen ne fut pas aboli pour autant; il subsista comme un élément d'unité pour toute la

péninsule, dans laquelle ni le Latium ni Rome ne seront des corps étrangers.

Quant à l'organisation **politique** des Latins, la tradition prétend nous en donner une idée, et son témoignage n'a rien d'absurde. Ce peuple de pasteurs n'a pas d'unité politique ; il se répartit en bourgades, tantôt ennemies (les vols de bétail constituant une cause fréquente de conflits, comme celui des bœufs d'Hercule dérobés par Cacus), tantôt liées par de vagues **ligues** cultuelles comme celle d'Albe qui unissait 30 petits peuples autour de Jupiter Latiar vénéré au sommet du mont Cavo. Parmi ces bourgades, citons les *oppida* des monts Albains : Albe, Aricia, Lanuvium, et surtout Tusculum, qui gardait la route du Tibre au Trerus par le défilé de l'Algide ; en plaine, mentionnons Fidènes, au nord de l'Anio, et, proches de la mer, Lavinium et Ardée, séparées par le maigre Numicus. Toutes sont les aînées de Rome.

Les Étrusques

La rive droite du Tibre est la *ripa etrusca*. Là commence le domaine d'un peuple dont l'influence sur Rome fut décisive, peuple puissamment original. Nous reviendrons sur tout ce que Rome lui doit sur le plan des institutions des croyances, de la civilisation. Nous voudrions seulement rappeler ici que le peuple étrusque ne fut pas non plus un corps étranger en Italie, et que le problème de ses **origines** est aujourd'hui largement dépassé. Il est probable en effet qu'Hérodote, qui tenait pour l'origine orientale des Tyrsènes, et Denys d'Halicarnasse, qui voyait en eux des autochtones, avaient raison l'un et l'autre. Pour l'essentiel, et comme les pré-Latins, les Étrusques sont un vieux peuple **méditerranéen**, appartenant à cette vaste *koinè* que vint rompre la pénétration indo-européenne et qui semble bien rendre compte de leurs ressemblances avec les civilisations orientales. Cependant l'Étrurie connut la civilisation villanovienne tout comme l'Ombrie. Comment alors expliquer que son essor culturel du VII^e siècle se présente comme une sorte de retour aux sources, et que la vieille langue pré-indo-européenne survive chez elle, contrairement à ce qui se passe dans les régions voisines ? On peut admettre soit une migration anatolienne (mais elle dut être numériquement peu importante, car, les archéologues

sont formels, on passe sans rupture de la civilisation villanovienne à la grande période étrusque ; elle pose en outre des problèmes chronologiques que nous nous garderons d'aborder), soit ce que les Anglo-Saxons appellent un « **revival** » suscité par la colonisation grecque qui, à partir du VIII^e siècle, renoue les liens avec l'Orient. De tout ceci, retenons ce qui est essentiel de notre point de vue : malgré la différence fondamentale du langage, Étrusques et Latins ressortissent à un **fonds culturel commun**, bien que, de ce fonds, les Étrusques soient, du VIII^e au VI^e siècle, les plus directs et surtout les plus brillants héritiers.

Sur le plan politique, il n'existe **pas d'unité** entre les diverses cités. Nous savons seulement que douze d'entre elles, formant une ligue très lâche, se réunissaient annuellement dès le VI^e siècle au *Fanum Voltumnae*, près de Volsinies. L'absence d'une politique commune facilitera la conquête de l'Étrurie par Rome. Mais les cités toscanes ont connu à l'intérieur une autorité monarchique très forte, symbolisée par les faisceaux des licteurs (verges entourant la hache des exécutions), dont on a trouvé un exemplaire dans une tombe de Vétulonia (VII^e siècle). La monarchie fit place à partir du VI^e siècle à des dictatures militaires, les *lucumonies*, ou à des républiques aristocratiques, ce qui accrut la mésentente entre cités. Il reste qu'à la fin du VI^e siècle la puissance étrusque atteignait son apogée, « emplissant, nous dit Tite-Live, les terres comme la mer de son renom d'un bout à l'autre de l'Italie, des Alpes au détroit de Messine » (I, 2). Cette implantation le long de la côte tyrrhénienne jusqu'en Campanie eut une importance décisive pour le destin de Rome, qui devenait un précieux **point de passage** vers le sud. Deux cités étrusques étaient voisines du Tibre : Caere (aujourd'hui Cerveteri) et Véies, qui, faisant face respectivement au site romain et à Fidènes, exploitaient les deux seules traversées commodes du cours inférieur du fleuve, la première utilisant en outre sur la mer le port de Pyrgi. Au nord et à l'est, les Latins étaient en contact avec les Sabelliens.

Les peuples sabelliens

Ils occupent le centre et le sud de la péninsule. Les plus proches des Latins sont de petits peuples rudes et combattifs : les Sabins

et les Éques vivent sur le rebord de l'Apennin, les uns au nord de l'Anio (région de Cures), les seconds plus au sud (Tibur, Préneste); la dépression du Trerus est occupée par les Herniques; enfin les Volsques tiennent le seuil de Velitrae, le mont Lepinus et la plaine pontine jusqu'à Antium. Derrière cet écran, se trouvent les grands peuples de l'intérieur, Marses, Samnites, Picéniens, que les Romains n'affronteront qu'au IV^e s. Tous forment un ensemble culturel original : pasteurs inhumants et **belliqueux**, ils sont issus d'un substrat pré-indo-européen recouvert à une date imprécise d'un apport septentrional qui a introduit la langue **osque**, plus proche de l'ombrien que du latin. A. Piganiol a insisté sur leur parenté avec les Illyriens. Ce sont de farouches guerriers, qu'évoque bien la célèbre statue de Capestrano, trouvée dans le pays vestin et qui peut remonter au VI^e siècle. La civilisation romaine se formera en partie dans sa lutte contre ces redoutables voisins, qui ne seront vraiment subjugués qu'au temps de la guerre sociale.

La fondation de l'Urbs

- 1. La légende**
- 2. La fondation de Rome et l'archéologie**
- 3. La fondation de Rome et la mythologie comparée**

1 La légende

Après un bref inventaire des sources, nous raconterons brièvement les légendes relatives à la fondation de Rome, car il est impossible de les tenir pour entièrement négligeables.

Les sources

Il va sans dire que les écrivains anciens n'avaient pas sur les origines de l'Urbs de documents d'époque : la Table des Pontifes ne fut rédigée qu'à partir du III^e siècle, et encore dut-on la reconstituer ultérieurement, après un incendie de la Regia. Comme les anciens annalistes romains sont perdus pour nous (tel ce Fabius Pictor contemporain d'Hannibal), nous devons utiliser deux récits de l'époque augustéenne, le premier livre de Tite-Live, écrit vers 30 avant notre ère, et le poème de l'Énéide, que Virgile laissa inachevé à sa mort en 19 av. J.-C. et qu'on ne peut tenir pour un ouvrage historique. De toute façon, pour l'un et l'autre, la tradition orale ne

pouvait apporter qu'un message très incertain. Sur la période royale, on utilisera aussi le deuxième livre du *De Re publica* de Cicéron, et les Grecs Denys d'Halicarnasse et Plutarque. Enfin nous ferons allusion à une curieuse évocation de Properce (élogie *De Urbe Roma*, IV, 1).

Le récit légendaire

Survivant à la ruine de Troie, **Énée** débarque au Latium et noue un contact amical avec le roi des Laurentes (ou Aborigènes), Latinus, dont il épouse la fille Lavinia. Accueil non moins amical du Corinthien Évandré, déjà installé sur le Palatin. Mais Énée se heurte au roi des Rutules (Latins d'Ardée), Turnus, l'ancien prétendant évincé, et à son allié, l'Étrusque Mézence de Caere. Après sa victoire, Énée fonde Lavinium, unissant en un seul peuple Laurentes et Troyens. Après sa mort, son fils Iule (ou Ascagne) fonde la royauté d'**Albe**, et on ne sait à peu près rien sur ses douze successeurs, dont l'unique rôle est de combler l'écart chronologique séparant la guerre de Troie de la fondation de Rome. Enfin éclate une crise dynastique, Amulius usurpant la royauté aux dépens de son frère Numitor, et faisant de sa nièce une Vestale, ce qui peut paraître étrange en un temps où Rome n'existe pas encore. Au reste, le dieu Mars intervenant, Rhéa Silvia met au monde les deux illustres jumeaux **Romulus et Rémus**, qui sont livrés au Tibre, mais sauvés par la décreue et la louve du Lupercal. Élevés par des bergers, ils fondent Rome au lieu même de leur salut, selon le rituel étrusque, en 753 avant notre ère si l'on en croit la chronologie de Varron. Romulus tue son frère, qui a franchi le sillon sacré, se dévouant par là-même aux dieux d'en-bas, comme tous ceux qui franchiront indûment le *pomœrium* par la suite.

Romulus est le premier des rois de Rome, où il accueille les Sabins de Titus Tatius, et à laquelle il donne ses premières institutions. Son successeur **Numa Pompilius** est un Cabin pieux, qui institue le calendrier et les principaux cultes. **Tullus Hostilius** est un Latin belliqueux qui soumet Albe grâce aux Horaces. **Ancus Martius**, petit-fils de Numa, construit le pont Sublicius et fonde Ostie.

Enfin, à partir de 616, toujours selon la chronologie antique, ce sont des **rois étrusques** qui règnent sur Rome. Tarquin l'Ancien

entame une politique de grands travaux, poursuivis, après son assassinat, par **Servius Tullius**, à qui la tradition attribue surtout l'organisation du système centuriate, destiné au recrutement de l'armée, et la création des quatre tribus urbaines ou *regiones*. Le dernier roi de Rome est un tyran honni, **Tarquin le Superbe**, qui est chassé par la révolution en 509 après avoir violé Lucrece. Telles sont en gros les données légendaires; s'il n'est évidemment pas question de les utiliser directement, nous verrons qu'elles peuvent nous apporter, éclairées par la recherche moderne, de précieux éléments d'information.

2 La fondation de Rome et l'archéologie

C'est en avril 1902 que commencèrent les premières fouilles menées scientifiquement au Forum par Giacomo Boni, mettant au jour une **nécropole** en bordure de la voie Sacrée, au voisinage du temple d'Antonin et Faustine. Allait-on découvrir les cendres des compagnons de Romulus?

Les données archéologiques

La nécropole du Forum correspondait à deux périodes successives : la plus ancienne (VIII^e siècle) se signalait par des urnes-cabanes et un matériel semblables à ceux des stations latiales déjà connues, notamment de la station d'Albe, celle-ci étant peut-être un peu plus ancienne. La seconde époque (VII^e siècle) présentait des tombes à inhumation (sarcophages de tuf, tronc d'arbre creusé). Boni pensa que la couche ancienne confirmait l'origine légendaire des fondateurs de Rome, la seconde révélant l'arrivée des Sabins, dont on sait qu'ils pratiquaient l'inhumation, et qu'il pensa retrouver en 1907 sur le Quirinal, lorsqu'une découverte fortuite attesta des tombes identiques à celles du Forum (période récente).

Allant plus loin, Boni crut pouvoir, grâce au cimetière du Forum, situer la première ville de Rome. Les morts devant être ensevelis hors du *pomœrium*, il fallait chercher la Ville à proximité immédiate des tombes, et le **Palatin** apparaissait comme le seul site convenable. Les fouilles, menées parallèlement à celles du Forum,

montrèrent non une ville, mais deux villages établis chacun sur une des bosses de la colline, le Germai au nord-ouest et le Palatium au sud-est, l'un et l'autre formés de **cabanes**, dont les fonds encore visibles ont permis, avec l'aide des urnes-cabanes, des reconstitutions apparemment fidèles. Ces cabanes étaient en fait des huttes rondes ou ovales élevées sur un soubassement d'argile, avec des parois de branchages et de terre, une large porte ouvrant sur une dalle en saillie (le *limen*), un toit de chaume débordant et reposant sur la maîtresse poutre (ou *columen*) que soutenait un poteau central. De ces modestes demeures, les Romains des temps classiques avaient gardé un souvenir précis (Virgile et Properce) et peut-être quelques exemplaires vénérés.

Donc rien qui ressemblât à une ville sur le Palatin ; d'autres villages découverts sur les collines entourant le Forum achevèrent de ruiner l'hypothèse de Boni, la nécropole de la voie Sacrée ne pouvant plus être attribuée en exclusivité au Palatin. Quant à l'arrivée des Sabins sur le site, il semblait téméraire de la déduire d'un simple changement du mode de sépulture, alors que pour tout le reste la continuité était parfaite d'une période à l'autre. En revanche les successeurs de Boni ont décelé un important changement sur le site du Forum dans la **première moitié du VI^e siècle** : la nécropole est abandonnée et recouverte par l'habitat, un pavement grossier apparaît à l'ouest du Forum, les cabanes envahissent sa partie orientale, se transforment et deviennent de véritables maisons rectangulaires en matériaux durs. Cette fois, Rome est née, mais non sur le Palatin.

Essai d'interprétation

Il faudrait distinguer deux périodes dans la fondation de l'Urbs.

La période des cabanes, de 750 à 600 environ avant notre ère. La tradition n'a pas tort de dater du milieu du VIII^e siècle la première installation sur le site. Il n'est nullement impossible que ces premiers habitants aient eu des liens avec les Latins d'Albe. Mais il n'y eut pas de ville romuléenne sur le Palatin, tout au plus de simples villages de pasteurs ; il se peut simplement que le Palatin, position-clé de tout le site, jouisse d'une relative ancienneté par rapport aux autres villages.

La naissance de la Ville n'intervient pas avant les profondes et rapides transformations de 600 à 550, et c'est au Forum qu'elle s'accomplit selon deux axes qui sont : dans le sens nord-sud, le sentier de l'Argilète et son prolongement vers le Palatin, dans le sens est-ouest, la voie Sacrée elle-même. Tels sont vraisemblablement le *cardo* et le *decumanus* de la Rome archaïque. Pierre Grimal¹ a même reconnu les quatre portes primitives correspondantes, dont le nom paraissait encore dans la toponymie au temps de Cicéron. C'est à la croisée de ces deux axes que subsistent deux monuments parmi les plus vénérables de Rome, le temple de Vesta, antique sanctuaire maintes fois remanié, mais remontant certainement au VII^e siècle, et perpétuant par sa forme le souvenir des cabanes, et la *Regia*, dont le nom évoque le roi-magicien primitif, qui devint la demeure du Grand *Pontife*, et dont le plan rectangulaire souligne l'apparition du fait urbain au Forum.

3 La fondation de Rome et la mythologie comparée

Il nous faut maintenant verser au dossier les travaux de Georges Dumézil, qui apportent une lumière supplémentaire aux données de l'archéologie. Selon lui, la légende des origines n'est « historique » qu'en apparence ; les Romains, ne sachant pas comme les Grecs s'exprimer par le mythe, le remplacent par des récits qui couvrent en fait une réalité socio-culturelle exploitable par le savant, d'autant qu'il est possible de la comparer aux éléments fournis par les autres peuples indo-européens. Cette démarche postule évidemment que les Latins ont hérité non seulement une langue, mais aussi des structures mentales indo-européennes.

Les trois castes fonctionnelles

G. Dumézil croit découvrir, derrière la triade divine **Jupiter-Mars-Quirinus**, vénérée dans la religion romaine la plus archaïque (et notamment par les trois flamines majeurs), trois catégories fonctionnelles que l'on retrouve dans l'Inde védique : les prêtres, les guerriers et les producteurs. Cette tri-partition primitive subsista,

quoique estompée, dans de nombreux vestiges, et G. Dumézil pense la retrouver dans les trois tribus archaïques de Rome, dans diverses formules sacrées (*Populus Romanus Quiritesque*), et même dans des textes littéraires comme l'épigramme de Propertius citée plus haut ou le deuxième chant des *Géorgiques* (vers 532 sq.), qui associe « les anciens Sabins, Rémus et son frère et la vaillante Étrurie ». Car l'esprit concret des Romains recouvre cette vieille structure d'une apparence ethnique (Latins pieux, Étrusques guerriers, Sabins éleveurs ou agriculteurs), voire d'une répartition topographique dans le cadre de l'Urbs (Romains du Palatin, Étrusques du Caelius, Sabins du Capitole ou de l'Esquilin), ce qui ne va pas sans de multiples hésitations.

G. Dumézil pense en outre que les rois antérieurs aux Tarquins ne sont rien d'autre que des **mythes** reflétant la tripartition primitive des sociétés indo-européennes. Tullus Hostilius incarne la frénésie guerrière de Mars, Titus Tatius est le patron des cultes agraires, quant à Romulus et à Numa, ils forment un couple divin associant le magicien et le législateur et présidant à la caste sacerdotale comme chez les Indiens, les Germains et les Grecs. Ainsi la personnalité historique des premiers rois se dissout intégralement. Des recherches de G. Dumézil, il semble donc que l'historien n'ait pas beaucoup à retirer, si ce n'est la forte empreinte laissée sur les Latins par leurs origines indo-européennes, alors que l'archéologie insiste davantage sur leur appartenance au vieux fonds méditerranéen. Mais ses travaux gardent une Valeur inappréciable pour pénétrer les cadres de pensée des Romains de toute l'Antiquité.

Le mythe des origines troyennes

Faut-il le considérer comme une fiction tardivement inventée par les Romains pour se rattacher à l'épopée homérique? Certains le pensent et en attribuent la paternité à des Grecs de Grande-Grèce désireux de flatter Rome au moment de la guerre de Pyrrhus. La découverte de statuettes de terre cuite représentant Énée portant son père Anchise, découverte qui fut faite à Véies à la veille de la guerre, remet tout en cause, car ces statuettes dataient au moins du IV^e siècle, mais plus probablement du V^e, et elles recoupaient d'autres témoignages fournis par des objets étrusques et jusque-là

énigmatiques. Il apparaissait dès lors que la légende d'Énée était fort ancienne et d'origine toscane. Était-ce un souvenir de la migration étrusque, ou plutôt un écho des grandes navigations des Grecs au moment de la colonisation occidentale (voire aux temps mycéniens)? Remarquons que Tusculum invoquait pour fondateur Telegonos, fils d'Ulysse. Quant à Énée, il semble que sa légende ait pénétré au Latium par l'entremise d'un culte local de Lavinium.

En conclusion, si l'aspect « événementiel » des origines de Rome reste obscur, on peut tenter de préciser le cadre économique, social, culturel de sa naissance. Un substrat méditerranéen pénétré d'éléments septentrionaux, des pasteurs dans leurs cabanes primitives, des contacts culturels avec les montagnards de l'Apennin et surtout avec les Étrusques, telle est la situation au moment où s'ébauche la ville de Rome dans la première moitié du VI^e siècle. Car rien ne serait plus faux que l'idée de Rome naissant par génération spontanée en un Latium clos et isolé. Rome et le Latium sont au contraire **partie intégrante du monde italique.**

Rome sous les rois étrusques

1. **Les Étrusques à Rome**
2. **Les institutions de Rome sous les rois étrusques**
3. **Les grands travaux**
4. **La civilisation romaine sous les rois**

Nous avons vu comment, entre 600 et 550, naît au Forum une véritable ville bien différente des villages. Aucun mystère sur ses fondateurs, l'archéologie relevant à cette époque la présence des Étrusques.

1 Les Étrusques à Rome

Plusieurs problèmes se posent à nous : pourquoi les Étrusques viennent-ils à Rome, comment la fondent-ils, qui sont les Tarquins, combien de temps restent-ils ?

Pourquoi la fondation de Rome ?

An début du VI^e siècle, les Étrusques étendent leur domination sur la Campanie, ce qui suppose une tête de pont solide sur le Tibre, seul obstacle important sur la route terrestre. Le site de Rome peut sembler un des plus favorables ; il est déjà occupé par une

ligue de sept villages, le **Septimontium**, dont les Romains avaient gardé le souvenir aux temps classiques (chaque année, une fête était consacrée au Septimontium le 11 décembre, et ce jour-là la circulation des voitures était interdite). La liste des villages nous a été transmise par un auteur du III^e siècle après J.-C., Festus, qui nous propose en fait huit noms ! (§ 348) Parmi ces noms, deux (le Palatium et le Germai) sont sur le Palatin, trois (le Fagutal, l'Oppius et le Cispus) sur l'Esquilin, la Velia est une butte isolée à l'est du Forum : il reste le Caelius et une certaine *Subura* qui fait problème si l'on veut y voir la dépression de Subure. Mais nous connaissons par ailleurs une *Succusa*, sise précisément sur le Caelius, avec lequel elle pourrait faire double emploi. De toute façon, l'aire de la Ligue septimontiale est clairement définie par le Palatin, l'Esquilin, le Caelius et la petite Velia au centre ; elle forme une sorte de triangle dont la pointe touche au Tibre en son point de passage. Les pasteurs des villages assuraient ainsi leur sécurité et peut-être quelques profits. Les Étrusques occupèrent un site précieux pour eux en installant une garnison sur le Capitole et en ouvrant au Forum un marché (cf. le pavement de la partie ouest) autour duquel s'organisa une véritable ville.

Sur les procédés de fondation, nous pouvons faire confiance à la légende qui nous expose avec précision tous les aspects du *ritus etruscus* : prise des *auspicia* et tracé du sillon par la charrue de bronze que l'on soulève pour ménager des portes (cf. *portare*). De ce sillon redoutable émanent les divinités infernales auxquelles se dévoue quiconque le franchit en dehors des portes ; c'est le premier *pomœrium* de l'Urbs ; maintes fois élargi, il gardera toujours ce caractère terrifiant.

Les rois étrusques

À la différence de leurs devanciers, ils semblent avoir une certaine consistance historique. Ainsi les fresques de la Tombe François de Vulci, datant de la fin du IV^e siècle av. J.-C. ou du début du III^e nous font voir, en une scène pathétique, un certain Cneve Tarchu Rumach (Cnaeus Tarquin de Rome) terrassé par les frères Vipenna venus libérer leur allié Mastarna prisonnier du Tarquin. Or nous savons par l'empereur Claude que Mastarna était le nom

étrusque du roi Servius Tullius. Et les frères Vibenna ou Vipenna ne sont pas non plus des inconnus, Varron (*De Lingua Latina*, V, 46) et Tacite (*Annales*, IV, 65) nous parlant d'un Caelius Vibenna venu à une date incertaine prêter main-forte aux Romains contre leurs ennemis en laissant son nom à la colline du Caelius. Quant à son frère Aulus Vibenna, on a trouvé son nom sur un tesson de bucchero du VI^e siècle. Certes tout cela ne coïncide pas rigoureusement; c'est assez cependant pour entrevoir ces rudes **aventuriers toscans** s'affrontant pour la domination des cités un peu comme des condottieri : Vulci, Véies, Rome enfin furent, en raison de leur importance stratégique, des enjeux de choix pour leurs ambitions.

Le repli des Étrusques

Selon la tradition, c'est en 509 que Tarquin le Superbe fut chassé de Rome après un règne odieux. Les savants modernes pensent que l'occupation étrusque dura en fait jusqu'au milieu du V^e siècle, et il se peut que les tentatives du roi **Porsenna** de Clusium pour reprendre la Ville n'aient pas été aussi vaines que le veut la tradition. Selon Raymond Bloch¹, les Romains auraient avancé la date de l'expulsion des Tarquins pour laisser à la République l'honneur de la dédicace, en 509, du temple du Capitole.

Quoi qu'il en soit, le repli des Étrusques eut des causes plus générales que la vertu de Lucrece et la vaillance de Brutus. Le V^e siècle marque en effet le début du déclin de l'Étrurie devant la contre-attaque de l'hellénisme. En 510, Sybaris, alliée des Étrusques et relais commercial vers la mer Ionienne, fut anéantie. En 480, les Carthaginois, eux aussi alliés des Toscans, furent défaits à Himère. En 474, les Étrusques eux-mêmes furent battus devant Cumès par Hiéron de Syracuse. En même temps que les Grecs, les Sabelliens passaient à l'attaque en descendant de leurs montagnes. L'évacuation de Rome fut certainement liée à ces offensives de la première moitié du V^e siècle, et les Romains y furent pour peu de chose. En se retirant, les Étrusques laissaient, au lieu d'une vague ligue de hameaux, une belle et grande ville, après un peu plus d'un siècle d'« occupation ».

2 Les institutions de Rome sous les rois étrusques

Elles sont naturellement fort mal connues. Il semble toutefois qu'à des cadres gentilices d'origine indo-européenne, les rois étrusques aient superposé des **structures nouvelles** facilitant l'évolution vers la cité.

Les cadres gentilices

Il s'agit des trois **tribus** primitives : Tities, Ramnes et Luceres, auxquelles G. Dumézil accorde tant d'importance. Représentent-elles, comme il le croit, la tripartition primitive des sociétés indo-européennes, ou bien une division ethnique (respectivement Sabins, Latins et Étrusques) comme le pensaient les Anciens, ou encore une simple répartition topographique (Esquilin ou Capitole, Palatin, Caelius)? Il est impossible d'en décider. Certains faits semblent toutefois se dégager.

D'abord l'institution a été officialisée par les Étrusques, car les trois noms sont de consonance étrusque. Ensuite les tribus semblent avoir un caractère partiellement topographique : en effet, sur les six noms de curies que nous connaissons (chaque tribu comporte dix curies), deux ont un nom topographique (curies *Forensis* et *Veliensis*). Enfin, en dépit de ces deux correctifs, il reste que les tribus, les curies et les *gentes* (c'est-à-dire les familles patriarcales qui sont la base du système) sont des groupes humains fondés sur la communauté du **sang** et des **cultes familiaux**, tout comme les tribus, les phratries et les *génè* des Grecs. C'est ce qu'avait bien vu Fustel de Coulanges, il y a un siècle, dans sa *Cité antique*.

À Rome les *gentes* semblent en majorité d'origine latine, mais il en est aussi de sabines parmi les plus anciennes (telle la *gens Claudia* venue de Regillum peu après le départ des rois), et même d'étrusques. Naturellement les *gentiles* (c'est-à-dire tous ceux qui se rattachaient à une *gens*, donc à une curie et à une tribu) ne représentaient pas la totalité de la population romaine, mais ils se plaçaient par rapport aux autres habitants dans une situation de supériorité, ou plus exactement ils ignoraient leur existence du point de vue